

Julie Derussy



Courtisane



Julie Derussy

Courtisane

© Julie Derussy, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7884-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce roman est né de mes ombres les plus sombres.

Lectrice, lecteur, ou qui que tu sois, je tiens à te prévenir : la question du viol et des agressions y est abordée.

Je ne voulais pas que mon héroïne tombe amoureuse de l'homme qui l'a maltraitée. C'est donc le récit d'une fuite et d'une reconstruction.

Cette histoire se veut avant tout romanesque ; je n'ai pas cherché le réalisme. Je voulais que mes personnages vivent des aventures passionnées et passionnantes.

Lecteur, lectrice, j'espère que ce récit va te plaire.

Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx
Mallarmé

Chapitre 1

Je n'avais pas vingt ans lorsque mes parents moururent. Mon père s'en fut le premier, emporté par une pneumonie. Maman était guérisseuse. Elle le soigna jusqu'à la fin, mais malgré ses connaissances et son savoir-faire, rien n'y fit.

Quand la fièvre l'obligea à s'aliter, elle refusa que je lui vienne en aide. Mais elle était trop faible et ne put m'empêcher de déployer tout l'éventail du possible pour la guérir. Je n'avais pas les mêmes compétences qu'elle, mais je savais reconnaître les plantes, moi aussi. Je fis tout ce que je pus, restant nuit et jour à ses côtés, guettant sa respiration hachée, entrecoupée de quintes de toux. Je l'obligeais à boire des infusions de thym, je la nourrissais de bouillon chaud. En proie au doute, ne sachant plus quel remède inventer, il me fallut prendre la douloureuse décision de la quitter, le temps d'aller trouver le médecin de la ville voisine. Hélas, lorsque je lui appris la situation, il refusa de me recevoir, et m'ordonna même de partir au plus vite.

— La vie de votre mère est entre les mains de Dieu, mon enfant. Je ne peux rien faire de plus et ne veux pas risquer la contagion. Rentrez chez vous, et priez.

En larmes, je pris le chemin du retour. Je redoutais plus que tout qu'il ne lui soit arrivé malheur en mon absence. Elle était toujours en vie, heureusement. En poussant la porte, je l'entendis tousser dans la chambre. Je pris le temps d'essuyer mes pleurs avant de la rejoindre.

— Je suis désolée, maman. Je n'ai pas trouvé le docteur, il n'était pas là.

Je ne pouvais pas lui avouer la façon dont le médecin avait refusé de me recevoir. Une quinte de toux la déchira de nouveau et elle ne me répondit pas tout de suite.

— Ne t'inquiète pas, Esterel. Ce n'est pas de ta faute. Je n'ai pas pu soigner ton père. Aucun médecin ne pourrait me sauver. Je n'ai pas eu le cœur de te retenir, quand tu es partie. Je voyais bien que tu voulais faire tout ton possible, et je n'ai pas voulu t'en empêcher, pour que tu n'aies pas de regret.

Incapable de supporter ce discours, je l'interrompis.

— Tu vas guérir, maman. Je vais retourner chercher le docteur, et je l'obligerai à venir.

— Esterel, ma chérie, ma belle. Il est temps que tu affrontes la vérité. Je vais mourir, moi aussi. Je regrette de devoir te laisser, crois-moi. Mais je n'ai pas le choix. Je voudrais te dire de ne pas être triste pour ton père et moi. Nous avons eu une belle vie, tous les deux. Mon seul regret, c'est de te laisser seule. Je sais que ce sera dur, mais je te promets que tu vas t'en sortir. Je serai à tes côtés, ma chérie, je serai dans ton cœur. Pour toujours. Et je veux te dire, avant de partir, que j'ai confiance en toi. Tu es forte. Tu es maîtresse de ton destin, Esterel. Choisis ta voie. Tu y arriveras. Je t'aime, ma chérie. Ne l'oublie pas.

— Maman !

Je ne pus rien dire d'autre. Les larmes coulaient sur mes joues ; j'aurais été incapable de les arrêter. Elle trouva la force de tendre la main vers moi pour me caresser les cheveux, comme lorsque j'étais enfant et que j'avais un chagrin.

Le soleil se couchait quand elle rendit son dernier soupir.

Je dus l'enterrer moi-même. Les funérailles de mon père avaient été payées par mon oncle, mais je savais qu'il refuserait de payer l'enterrement de ma mère.

Il n'avait pas plu récemment ; la terre était dure. Je ne parvins pas à creuser un trou très profond, mais je savais que ma mère avait aimé l'arbre au pied duquel elle reposait à présent.

J'étais seule et épuisée.

J'aurais voulu mourir, moi aussi. Hélas, la maladie m'avait épargnée. La fatigue avait beau me ronger, je ne toussais même pas.

La pauvreté, en revanche, fit de moi sa proie. Je n'eus pas le temps de me laisser gagner par le désespoir.

Nous possédions une petite ferme et avions toujours vécu à l'écart. Mon père était paysan ; il aimait le calme de ses champs. Maman n'aimait pas les gens de la ville, et ceux-ci le lui rendaient bien. Parce que ses cheveux blonds avaient des reflets roux, parce qu'elle connaissait les plantes, ils l'accusaient d'être une

sorcière. Selon eux, elle avait séduit mon père, un honnête fermier, et elle allait danser toutes les nuits, nue dans les bois, pour faire le sabbat avec les autres créatures de son espèce.

J'avais entendu des choses – des choses qu'aucun enfant ne devrait entendre.

Maman aimait danser, oui, mais dans les bras de papa.

Après la mort de mes parents, je me retrouvai sans un sou. Nos dernières réserves avaient été épuisées pendant les semaines de maladie. Je compris qu'il me fallait vendre la ferme ; j'allais trouver le notaire qui avait l'habitude de faire des affaires avec mon père.

La réalité était pire que ce que j'avais imaginé. Nous avions des dettes. Le notaire m'expliqua que la maison suffirait à peine à couvrir celles-ci. Il m'encouragea à aller trouver mon oncle, qui était notre principal débiteur.

C'était difficile à imaginer pour moi, mais mon père venait d'une riche famille de propriétaires. Comme il avait été déshérité par ses parents, il exploitait des champs qu'il ne possédait pas. Chaque année, nous devions nous acquitter d'un fermage. Les récoltes de ces dernières années avaient été mauvaises et son frère avait accepté de nous prêter de l'argent.

Cela me rendit espoir : mon oncle pouvait me secourir. J'étais sa nièce, il allait me venir en aide, comme il avait aidé son frère. Je me rendis chez lui. Il possédait une vaste ferme. L'intérieur de la maison était sombre et cossu, encombré de lourds meubles de chêne. Bien que je ne sois jamais venue, il me reconnut tout de suite : je ressemblais à ma mère. Il connaissait ma situation : je n'eus pas besoin de lui expliquer le dénuement dans lequel je me trouvais.

Il refusa d'emblée.

— Je fais ça pour te rendre service, Esterel, tu sais. Il ne faut pas que tu prennes l'habitude de quémander de l'argent, comme ton pauvre diable de père. Ah, sa vie aurait pu être différente ! S'il n'avait pas épousé ta mère, il n'aurait pas été déshérité... Enfin, il est trop tard, à présent. Ne t'inquiète pas, jolie comme tu es, tu trouveras facilement du travail. Je vais te donner un bon conseil : tu devrais changer de région, te rendre dans une grande ville. Les gens

sont superstitieux par ici. Avec ta chevelure, tu seras toujours la fille de la sorcière.

Bredouillant un vague remerciement, je m'empressai de sortir. L'atmosphère opulente de la demeure m'oppressait. Comment avait-il pu refuser de m'aider, tout en prétendant me rendre service ? Et qu'avait-il voulu dire ? « Jolie comme tu es, tu trouveras toujours du travail ». De quel genre de travail parlait-il ?

Je serrai les poings pour ne pas pleurer et regagnai une dernière fois la maison qui n'était désormais plus la mienne. J'y rassemblai mes dernières possessions : quelques vêtements et affaires de toilette, une couverture, un couteau, et un herbier qui avait appartenu à ma mère.

Ma mère. Elle m'avait toujours dit de ne pas laisser les autres décider pour moi. « Tu es maîtresse de ton destin, Esterel. Choisis ta voie. »

Je me sentais bien peu maîtresse de moi-même. Cependant, je n'avais aucune envie de suivre le conseil prétendument bienveillant de mon oncle. Jamais, de ma vie, je n'avais envisagé de changer de région. J'aimais ce pays de rocs et de lavandes ; je connaissais chaque plante. Depuis mon enfance, je rêvais de tenir une boutique d'herboristerie. J'imaginai les étagères joliment présentées, recouvertes de tisanes, de baumes et de parfums que j'aurais fabriqués. Ce futur était-il encore possible ?

Cela dépendait de moi. Choisis ta voie, avait dit ma mère.

Une bergerie délabrée me servit d'abri provisoire. J'y laissai mes affaires. Puis, le couteau à la main, je me mis à cueillir des herbes. Je n'avais pas de boutique, mais je pouvais vendre mes produits sur le marché. C'était le printemps, et la nature me tendait les bras, consolatrice. Mon anniversaire aurait lieu dans quelques semaines ; je n'allais pas le fêter. Les coccinelles avaient quitté leurs abris et piquetaient de rouge les herbes ; les premiers papillons volaient dans les airs. Je travaillai jusqu'à l'épuisement. Après avoir rassemblé autant d'herbes que possible, j'en fis des tisanes, que je composais dans des petits pots de terre cuite qui avaient appartenu à ma mère. Le soir, j'étais si fatiguée que, pour la première fois depuis la mort de mes parents, je dormis toute

la nuit d'un sommeil de plomb.

Le réveil n'en fut que plus douloureux. L'aube était devenue pour moi le pire moment de la journée, parce que le matin me rendait mes souvenirs : les rires de mes parents, les repas que nous prenions ensemble, les heures à travailler avec maman dans le jardin. Nous étions pauvres, mais nous étions heureux.

Ravalant mes larmes, je rassemblai les tisanes que j'avais préparées, et je me rendis au marché.

Ma première tentative de vente se solda par un échec. Les gens ne s'arrêtaient pas devant le banc où j'avais installé mes tisanes. En revanche, ils me montraient du doigt. Le malheur avait voulu que, comme ma mère, je sois dotée d'une chevelure flamboyante. En ce jour d'avril, le blond cuivré étincelait dans les rayons. Mes yeux, je le savais, effrayaient aussi, par leur teinte inhabituelle, d'un bleu presque violet. Même mon prénom suscitait la curiosité. Pour toutes ces raisons, j'avais choisi d'éviter les gens des villages environnants. À présent, ce n'était plus possible.

Bientôt, je les entendis chuchoter.

— Esterel est une sorcière. Elle a tué ses parents, et elle veut nous empoisonner tous !

Cette accusation me donna envie de pleurer. Je repliai vite mon baluchon et m'apprêtai à prendre la fuite. Ce fut monsieur Bouvier, le marchand de draps, qui me vint en aide.

— Allons, mon enfant, que vous arrive-t-il ? me demanda-t-il en me voyant au bord des larmes.

— Rien, monsieur, tout va bien, répondis-je.

Je voulais partir le plus vite possible, regagner ma bergerie délabrée.

— Vous êtes Esterel, de la ferme des bois, n'est-ce pas ? Je sais ce qui vous est arrivé, dit-il doucement. Je suis désolé pour vos parents et les pertes que vous avez subies. Les ventes de ces tisanes vous permettent-elles de subvenir à vos besoins ?

Pour toute réponse, une grosse larme coula sur ma joue. Sa bonté avait eu